SHAHNON AHMAD

LE RIZ

roman traduit du malais
par Nicole Biros

BABEL

CHAPITRE 1

La mort la vie, les peines les joies sont entre les mains de Dieu. Entre les mains d'Allah le Tout-Puissant.

Telle était la foi de Lahuma. Une foi qui avait jeté profond ses racines au temps de son grand-père, Haj Debasa. Puis, quand Haj Debasa, son grand-père, avait été enfoui dans la terre où il reposait, Lahuma avait repris et perpétué cette foi.

La mort la vie, les peines les joies sont entre les mains de Dieu. Entre les mains d'Allah le Tout-Puissant.

Jeha aussi avait cette même foi. En cela elle suivait son mari. Mais en le suivant elle n'allait pas jusqu'à le suivre aveuglément car Jeha, assurément, avait aussi la foi. Elle croyait en vérité. Elle croyait de tout son corps, du moindre frémissement de sa peau.

La mort la vie, les peines les joies sont entre les mains de Dieu. Entre les mains d'Allah le Tout-Puissant.

Le bonheur et les joies sont reçus avec une gratitude sans réserve. Reçus avec, en paroles de grâces, mille Alhamdulillah. Et la souffrance et les calamités quand elles frappent sont, elles aussi, reçues avec gratitude. Avec, en paroles de grâces, encore mille Alhamdulillah. Ainsi Lahuma et sa femme Jeha.

Aujourd'hui leurs enfants étaient au nombre de sept. Des filles, toutes. Sanah, l'aînée. Et de celle-ci, déjà, les courbes de la poitrine se gonflaient. Suivie de Milah à la chevelure lourde, épaisse. Suivie encore de Jenab, Semek, Liah, Lebar et Kiah. Ces enfants, toutes ces filles, avaient aussi été reçues avec une gratitude sans réserve. Jamais Lahuma et Jeha n'avaient récriminé. « Dieu donne, et moi je ne fais que recevoir. » Ainsi pensait Lahuma.

Et ces sept filles, Lahuma et Jeha se satisfaisaient de savoir qu'elles aussi posséderaient la même foi. La mort la vie, les peines les joies sont entre les mains de Dieu. Entre les mains d'Allah le Tout-Puissant.

Cette foi avait déjà donné une grande sérénité dans la vie à Lahuma et à Jeha. Et cette sérénité saurait croître aussi en leurs filles, en ces sept êtres : Sanah, Milah, Jenab, Semek, Liah, Lebar et Kiah.

Ce matin-là, comme à l'accoutumée, Lahuma et Jeha se tenaient sur leur petite véranda faite de perches de bambou liées les unes aux autres. Sanah, Milah, Jenab, Semek, Liah, Lebar et Kiah étaient en bas, jouant par terre à faire la cuisine, du sable pour riz, une noix de coco vide pour marmite. Jeha avec concentration explorait sur son crâne les sillons que traçaient régulièrement ses doigts dans l'épaisseur de sa chevelure noire. De temps en temps elle laissait retomber sa main sur ses genoux pour faire éclater quelque pou bien gras. Le sang du parasite étoilait l'ongle du pouce quand sa panse éclatait sous la pression des doigts. Lahuma ne prêtait pas attention au passe-temps de sa femme. Il regardait au loin le pied de la montagne et observait la masse verte de la jungle. Il scrutait dans le lointain la haute futaie comme si quelque chose, dominant la pointe des arbres, menaçait de frapper le ciel. Ses filles

continuaient à se vautrer dans la poussière sous un arbre, Lahuma ramena son regard sur les enfants, en dessous, couvertes de poussière. C'était de fait le seul jeu qu'elles connaissaient. Depuis Sanah, la première, jusqu'aux plus jeunes, les enfants ne connaissaient que ce jeu : faire la cuisine, avec du sable en guise de riz.

« Le riz est don de Dieu », pensa Lahuma. Son grand-père, d'abord, avait vécu du riz. De même Lahuma. Le riz que l'on plante dans la terre. Le riz que mûrit le soleil. Le riz que l'on pile. Le riz que l'on cuit. Ce même riz, tout au long des âges, avait nourri leur vie.

— Quand veux-tu commencer à semer les plants ? demanda Jeha, rompant le silence. Ses doigts passaient et repassaient toujours sur son crâne pour traquer les poux qui y nichaient.

Lahuma ne broncha pas. Ses yeux continuaient à fixer les enfants couvertes de poussière. Semek, l'enfant qui était venue au milieu, découpait avec une grande application quelques feuilles qu'elle voulait servir sans doute comme poisson. Les autres se plaignaient bruyamment que le riz-sable sentait le brûlé, prétendaient-elles, parce que le feu était trop fort, même si elles savaient toutes parfaitement qu'il n'y avait aucun feu allumé sous la marmite-noix de coco.

— Quand veux-tu commencer à semer les plants dans la terre aux semis ? répéta Jeha. Lahuma resta immobile. Ses sept enfants, il en refaisait le compte, comme s'il ne se souvenait plus de leur nombre. Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept. Son père, autrefois, possédait vingt *relong** de terre à riz. Six *relong* étaient tombés entre les mains du Chinois pour racheter une dette. Restaient quatorze *relong*. Et encore, par chance, il était fils unique. Il avait hérité ces quatorze *relong* de terre à riz.

* 1 *relong* = 1 acre 1/3.

Mais, aujourd'hui, de cette terre à riz restaient quatorze *relong*. Pas un *relong* de moins, pas un *relong* de plus. Pas un pouce de plus. Et sept enfants. Deux *relong* pour chacune. Que faire de deux *relong* ? Que pourraient-elles en faire ? Le regard de Lahuma se perdit dans la terre poussiéreuse. Vouloir augmenter le nombre des *relong* était hors de question. Il n'y avait pas le moindre espoir dans ce sens. Pas la moindre possibilité non plus de trouver un autre travail. Pour le présent, ces quatorze *relong* suffisaient à remplir l'estomac de sa famille. Lui et Jeha n'avaient jamais connu la faim. Ses enfants n'avaient encore jamais dû se rabattre sur du manioc bouilli ou sur de la purée de maïs. De cela aussi il remerciait Dieu, il remerciait Allah le Tout-Puissant.

Mais qu'en serait-il plus tard, quand il serait mort ? Ces quatorze *relong* de terre à riz seraient démembrés. Deux *relong* pour chacune. Et quand à leur tour ses enfants auraient chacune des enfants, cette terre à riz serait morcelée à nouveau. Chacun de ces petits-enfants en recevrait bien peu. Et peut-être qu'ensuite, pour ses arrière-petits-enfants il ne resterait de terre à riz pas même de quoi emplir la paume d'une main.

Lahuma sentit l'étau à l'intérieur de sa poitrine. Ses yeux, lentement, recherchèrent le ciel et se posèrent sur le faîte des arbres dans la jungle qui, toujours, semblaient vouloir tenter d'atteindre le ciel.

— Nos arrière-petits-enfants devront demander l'aumône. Nos arrière-petits-enfants devront demander l'aumône, marmonna-t-il pour lui-même.

Jeha, toujours en train d'explorer son crâne, sursauta, interloquée. Elle dévisagea son mari. D'un regard aigu.

— Hé ! Hé !

Lahuma fut brutalement tiré de sa rêverie.

— Qu'est-ce que tu as dit ? demanda Jeha.

— Qui a dit quoi ?

— Toi, qu'est-ce que tu viens de dire ?

Lahuma resta muet.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

Lahuma resta muet.

— Des arrière-petits-enfants ? Jeha se mit à rire, et les enfants par terre, en bas, s'interrompirent, elles aussi, cessant de jouer à « faire cuire le riz ». L'aînée, qui était déjà grande, regardait, hypnotisée, sa mère qui prononçait le mot d'arrière-petits-enfants, comme inquiète que ce mot pût avoir quelque chose à voir avec elle.

— Je t'ai entendu, tu disais que nos arrière-petits-enfants devront demander l'aumône. Arrière-petits-enfants, quels arrière-petits-enfants ? Nous n'avons pas encore de petits-enfants. Notre aînée, Sanah, regarde, elle joue encore avec le sable et les noix de coco ! Et toi, tu en es à parler d'arrière-petits-enfants ?

Jeha se remit à rire comme si son mari, l'instant d'avant, avait lancé une bonne plaisanterie. Lahuma retourna à ses songes. Bien sûr qu'un jour ils auraient des arrière-petits-enfants. Sinon de leur vivant alors après leur mort ; mais il arriverait qu'un jour des arrière-petits-enfants à eux naîtraient sur cette terre. Sanah se marierait et porterait des enfants. Milah se marierait et porterait des enfants. Jenab, Semek, Liah, Lebar et Kiah, toutes se marieraient et porteraient des enfants, et des petits-enfants naîtraient, et des arrière-petits-enfants. Le nombre des bouches à nourrir augmenterait de plus en plus tandis que la terre reçue en héritage de leurs ancêtres ne s'étendrait pas d'un pouce. Ils avaient un jour possédé vingt *relong* de terre. Six *relong* avaient glissé entre les mains du Chinois. Restaient

quatorze *relong* pour faire vivre ses enfants, ses petits-enfants, et ses arrière-petits-enfants.

Pendant un moment Lahuma ne parvint pas à chasser ces pensées de sa tête mais, dès que la foi qui fondait et qui guidait sa vie emplit à nouveau son esprit, ses mauvais rêves et son angoisse s'évanouirent.

La mort la vie, les peines les joies sont entre les mains de Dieu. Entre les mains d'Allah le Tout-Puissant.

Chaque être humain qui vient en ce monde reçoit son *rezeki** — sa part de vie, de biens et de nourriture. Dieu pourvoit au *rezeki* de chacun. Petits-enfants, arrière-petits-enfants recevraient à leur tour leur *rezeki*. Il dépend de Dieu de modeler la vie des êtres humains. Cela incombe à Dieu seul. Lui, le Tout-Puissant. Mais jamais Lahuma ne soupesait le *rezeki* reçu. Un *rezeki* favorable et prospère nécessite d'adhérer à une vie de labeur. Nécessite que l'on agrandisse ses terres. Demander l'aumône, c'est aussi un *rezeki*. Se nourrir de carcasses charriées par la rivière, c'est encore un *rezeki*. Aller nu nuit et jour, c'est jouir encore du souffle et de la vie. Qu'il s'agît de manger des carcasses comme d'aller nu, Lahuma s'en remettait à Dieu. S'en remettait à la volonté d'Allah le Tout-Puissant. Que pourrait-il faire si Dieu lui demandait de se nourrir de carcasses ? Qu'avait-il à dire si Dieu demandait à ses enfants et à ses petits-enfants d'aller nus ?

— Sanah ! appela-t-il.

Sa fille, adolescente qui jouait encore avec le sable et les noix de coco, arriva. Elle observa attentivement son père et sa mère.

— Va chercher le coupe-coupe. Va et descends aussi la pierre à aiguiser. Je veux affûter le coupe-coupe au plus près. Demain nous irons nettoyer la terre aux semis.

* *Rezeki :* le lot de chacun sur cette terre.